

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 42

Artikel: Modern style
Autor: Amstein, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

guer. Tout au plus, pourrais-je parler des écoles de vieilles, éclairées à la chandelle fichée dans un bloc de bois, et des jours où nous « montions le bois » au galetas. Le beau charivari que c'était.

A côté des salles d'école étaient deux pièces mystérieuses : l'une, la Salle de Municipalité, lieu sacré pour nous qui n'avions pas encore appris à manquer de respect à l'autorité; l'autre, la Salle des Catéchismes, cet intermédiaire entre l'école et la liberté, où chaque année une nouvelle volée prenait sa place. C'est là, aussi, qu'était la bibliothèque où plusieurs d'entre nous puisaient largement, sous l'œil bienveillant de Monsieur le Ministre.

Sous les classes était le pressoir de commune où nous allions en automne chiper des pommes, pousser à la palanche, boire du moût, et souvent nous faire chasser par le père Martin quand nous faisions trop de bruit. Ce n'était pas le pressoir moderne, oh ! non. Un cheval faisait péniblement tourner la « rebate » qui écrasait les fruits. Et cela me rappelle que j'avais vu, avant celui-ci, un autre pressoir, tout en bois, dont les craquées, à certains moments, s'entendaient de tout le village. Il fallait, à chaque « quart », sortir la « palanche » du trou de la tête de vis et la placer dans le trou suivant. Certain jour, on avait serré si fort qu'on ne pouvait plus desserrer et qu'on dut, pour y arriver, atteler une paire de bœufs et faire passer une chaîne par une fenêtre. On avait « bien le temps ». Alors.

Il me faudrait maintenant vous parler de la « boutique à Jaques », aux profondeurs mystérieuses, d'où le village tirait, alors, presque tout ce qui s'achetait au détail : l'huile pour le « craizu », les « oublies » à cacheter les lettres, la cotonne, les lacets, le mazuroni, le café qu'on prenait par $\frac{1}{4}$ de livre, le sucre d'orge, le jus de réglisse, etc., surtout nos cahiers d'écoliers et les plumes « à la rose ».

Tout près, c'était l'auberge : « Chez Jupe », disait-on; c'était plus simple que de rappeler le « Lion d'Or ». Ici, on faisait la plupart des mises. Le concurrent, un peu plus haut, avait le relai de poste. C'est chez Jupe qu'un soir le garde-police, trouvant quelques gros bonnets attardés après 10 heures, leur intima l'ordre de vider les lieux.

— *Mâ, Samuël, laisse-no au-min jéré lo compto.*

— *Compto au pas, faut frou.*

Telle fut la réponse, suivie d'effet.

Le garde-police, c'était aussi le guet qui « criait » les heures dans le village. D'un quartier à l'autre, il allait sans trop y voir; témoin ce fait souvent raconté : la cognée d'un timon de char au beau milieu de son cri de guet, qui se transforma en :

— *Il a sonné... te raudzai pi por on temon.*

Mais, s'il ne voyait pas toujours son chemin, il observait bien des choses. Ce n'est pas lui qui était surpris à l'annonce d'un mariage :

— *M'en mauftavo bin, disait-il simplement, ya grand tein que lo Djan verene perquie la né.*

Bien des secrets familiaux se dévoilaient ainsi, la nuit, aux oreilles du guet. Et puis, on avait recours à ses services :

— Je veux aller à Morges demain, disait l'un, tu me « crieras » à 3 heures pour donner à manger au cheval.

Où bien c'était une femme qui devait cuire son pain « à la première » (sous-entendu première fournée) et qui craignait de ne pas s'éveiller à temps pour « empâter ».

Là, c'est la laiterie où nous allions acheter le lait, manger les « dames », tourner la « beurrière », « tenir le pied », quand le fromageur était de bonne humeur.

Et ce chemin caillouteux qui monte, monte, c'est celui du cimetière, au Motty, c'est-à-dire sur l'emplacement d'une ancienne église, depuis longtemps démolie. Lieu mélancolique, mais belvédère incomparable vis-à-vis des Alpes et du plateau vaudois, du lac de Neuchâtel au Léman. A mon âge, je rêve encore du Mont-Blanc, vu de là-haut.

Et, en pensée, je revois le grand épicéa qui s'élevait, là, tout à côté. On disait : « la Five », et je pense que nombreux sont ceux auxquels vont mes souvenirs, qui sont à leur tour « montés à la Five » pour y goûter, avant moi, le repos.

J'ai du plaisir, avant que vienne mon tour, à me rappeler ces souvenirs de « Chez Nous ».

Samin.

JE N'ENTREPRENDRAI PAS...

*Je n'entreprendrai pas de vous complimenter,
Et n'affirmerai point que je vous trouve belle
Car d'autres vous ont dû souvent le répéter
Sans vous apprendre rien de neuf, Mademoiselle.*

*Si je vous murmurais qu'ils sont exquis vos yeux,
Sombres sous la clarté de votre chapeau rose,
Qu'ils sont charmants rêveurs, jolis malicieux,
Vous me diriez : « Je sais, parlez-moi d'autre chose. »*

*Si je vous chuchotais que vous avez des doigts
Qu'on a peur de baiser tant ils paraissent frères,
Des doigts aussi mignons que l'est votre minois,
Vous me répondriez : « Ce sont vieilles nouvelles ! »*

*Si je vous déclarais que vos bras nus et blancs,
Que vos pieds ravissants, que votre fine taille
Laissent vos amoureux, derrière vous, tremblants,
« Que suis-je, diriez-vous, pour que l'on me détaille ? »*

*Suis-je un tableau, Monsieur, dont on débat le prix ?
Un gentil bibelot qu'un jeune homme examine ? »
Et vous ajouteriez, peut-être, avec mépris :
« De grâce, laissez donc en paix ma taille fine,*

*Mes yeux, mes doigts, mes bras, mon minois et mes
Et ne vous mettez point en frais de flatterie, [pieds.
Sur votre compliment fade et plat je m'assieds,
Car vous me fatiguez. Partez, je vous en prie. »*

*Et vous auriez raison de m'éconduire ainsi,
Si j'avais le toupet de parler de la sorte,
Mais je ne l'aurai point, n'en ayez pas souci,
Vous n'aurez pas besoin de me montrer la porte.*

*Je ne suis pas de ceux trottant sur vos talons,
J'appant et mordillant le bas de votre robe,
J'ai simplement pour vous des regards un peu longs,
Je suis l'ami qui vient, qui se tait, se dérobe.*

*Plutôt que de tenir un verbiage vain
Et de vous voir douter de l'affection même,
J'abandonne ma main fébrile en votre main
Et vous laissez le soin de penser : « Comme il m'aime ! »*
André MARCEL.

A la pinte de Roille-Graubon. — Dites-voilà, Madame, avez-vous du nouveau, du tout nouveau ?

— Ma foi, on n'y a pas encore mis la boîte. Et puis le voyage l'a si tellement remué que pour le moment y n'est pas bien « serviable » !

Voilà un vin qui ne sera pas commode ! C. R.

Du tac au tac. — Samedi matin, sur le Grand-Pont, un ouvrier se rendant au travail interpelle, en passant, un gypsier-peintre qui, juché sur une grande échelle, est en train de revérnir une devanture :

— Dis, toi, on a le beau temps, les singes montent !

— Et les crapauds restent en bas.

AU VIEUX PAYS DES BISSES

LE rôle éminemment utile des bisses du Valais, dont l'origine se perd dans les antécédents de la civilisation romaine dans nos contrées, a été éloquentement démontré, une fois de plus, au cours du brûlant été 1921. Ces gracieux ruisseaux, dérivés de leur cours naturel pour le maintien de la verdure sur les coteaux arides, n'ont de longtemps jamais été mis à si intense contribution. Dès les chaudes journées de mai, ils étaient « mobilisés » et, en juillet et août, ils furent même appelés au secours de certains parchets du vignoble valaisan, criant détresse sous les caresses trop vives de l'incandescent Phébus.

Bien heureux sont encore les paysans quand une eau abondante est assurée à l'alimentation de ces canaux, précieux auxiliaires de l'agriculture. Mais il arrive parfois que la sécheresse prolongée tarit les sources qui ne dépendent qu'indirectement du glacier. Il s'ensuit parfois des tiraillements et même des disputes homériques pour le partage des eaux, qui se fait, selon les communes, de façon originale et variée.

Nous reproduisons ci-dessous un avis paru dans le *Bulletin officiel du Canton du Valais*, 23 septembre 1921. Il concerne l'attribution de l'eau supplémentaire provenant de l'agrandissement du bisse et des fractions de droits ensuite du remaniement des « actions » du bisse :

BISSE-VIEUX - VENTE D'EAU

L'eau nouvelle provenant de l'agrandissement projeté, ainsi que l'eau des quarts et demi-quarts et l'eau des tiers transformés en quarts, sera vendue aux enchères à la maison de commune à Basse-Nendaz, le dimanche 9 octobre 1921, à 12 heures.

Mise à prix et conditions de paiement selon protocole du 11 septembre, avant les enchères.

Nendaz, le 18 septembre 1921.

Mce Fournier, secrétaire.

Plusieurs auteurs se sont occupés des bisses du Valais. La plus récente et meilleure de ces études est celle publiée par M. Louis Courthion, Valaisan, de Genève, bien connu, dans les livraisons juillet et août 1920 de *l'Echo des Alpes*.

M. Gabbud.

MODERN STYLE

J'ai soif et plus je bois, plus j'ai soif : tragédie !

NE cherchez pas, cher lecteur, ne cherchez pas ! Il n'y a aucun rapport visible entre mon petit récit et son épigraphe. Mais ce vers me rappelle si nettement et si instantanément, chaque fois qu'il me vient à la pensée, mon vieil ami Babylas Pinglet, qu'il est fort bien à sa place en tête de ce nouveau fils de mon génie.

Mon ami Babylas Pinglet est poète, et poète élégiaque. Il vient même d'être élu prince des poètes élégiaques et, pour fêter son nouveau titre, nous a réunis, quelques intimes, en son studio.

On a discuté littérature, on a bêché Rostand, Hugo, Verlaine, ces souverains poncifs comme dit le petit Baluchard; Pinglet les a excommuniés en sa qualité de chef de l'école néo-néiste; on a bu force whisky and soda; puis, une fois la tourbe des disciples partie, je restai seul avec le maître.

Babylas est en verve, et son humeur est charmante. Son nouveau titre, la gloire qui frappe à sa porte et les nombreux alcools absorbés ce soir le mettent en veine de confidences.

L'instant est propice, sans qu'il s'en doute, de l'interviewer. Je hasarde une question et, phénomène peu habituel, il y répond.

— Ma façon de travailler ? Bien simple : j'écoute pleurer mon cœur, je regarde saigner mon âme; je souffre et j'écris, je meurs et je chante.

— Ah ! non, mon vieux; je suis seul; inutile de « néo-néiser » pour moi. Souffrir, saigner, mourir, tout cela est fort beau, mais j'ai plutôt accoutumé de te voir pipe au bec et verre en main, et folâtre plutôt que désespéré.

Babylas, un peu interloqué, but d'un trait son gigantesque verre, me regarda fixement de haut en bas. Je crus qu'il allait me battre.

Mais soudain souriant :

— Tu as raison, dit-il, inutile de faire le prophète. Ce vieux Bobby ! Allons, encore un whisky !

— Et tu m'initieras à ta méthode de travail.

— Puisque tu y tiens tant que cela.

Et Babylas me prit par la main et me fit passer dans la salle voisine.

Une grande table la remplissait presque entièrement, sur laquelle se trouvait une quantité de petites boîtes sans couvercle et pleines de rognures de papier.

Je m'étonnai. Babylas m'apprit en même temps que c'était là sa table à écrire et sa méthode.

Et cette méthode, cher lecteur, je vous la donne gratuitement, ne doutant pas que cette générosité ne nous vaille une pléiade de poètes de talent et néo-néistes.

Voici :

Chacune des boîtes portait une étiquette. Sur l'une c'était : « rimes masculines », sur une autre : « adverbies », sur une troisième : « pensées abstraites (réserve) »; sur d'autres encore : « verbes », « substantifs », etc. Une des rubriques me plut spécialement : « titres symboliques ».

— Mais que fais-tu de tout cet arsenal ?

— Tu vas voir.

Et Babylas Pinglet, prince des poètes élégiaques, se passa la main dans les cheveux qu'il porte très longs, ferma les yeux et, l'air vraiment inspiré, prit deux papiers du casier « rimes masculines », compartiment « seur, zeur »; il amena : diviseur et analyseur. D'un second casier, il sortit : louvoie et

joie; puis encore : même et gemme, et d'autres encore, sonores et rares : delaps, sphynx, stryge.

Quand il jugea la provision suffisante, Babylas arrangea les bouts de papier sur la table, les combina, fit des permutations, puis, après avoir puisé dans la boîte aux titres, il me lut de sa voix des grands jours, de sa voix de prince :

Et le vent passa sur les villes défuntes !

— Qu'est-ce donc, s'il te plaît ?

— C'est le titre.

Sur l'auto du sommeil, éternel diviseur

Mon âme qui s'affale, imprécante, louvoie.

Un murmure : c'est lui, le doute analyseur

Ténébrant et mystique. Oui, c'est lui, plus de joie.

Allons, poète, sus ! Si le sphynx en passant

Te point, grimace et raille et, sous l'astre de gemme,

En un plus fol déduit, relaps, chante quand même,

Et renie la stryge, immarcesciblement !

Ayant lu, Babylas resta un instant rêveur.

— Je crois, ajouta-t-il ensuite, que c'est là mon chef-d'œuvre.

— Mais cela ne veut rien dire !

— Précisément.

— Tu crois vraiment que cela aura du succès ?

— Immarcesciblement !

Ah ! ils ont bien raison, les néo-néistes : foin des désuètes badernes tels que les nommés Hugo, Lamartine ou Vigny !

Et vive Babylas Pinglet, prince des poètes élégiaques !

C. Amstein.

BIBLIOGRAPHIE

Le Véritable Messenger Boiteux de Berne et Vevey pour 1922. — Klausfelder S. A., Vevey, éditeurs.

Déjà la chute des feuilles annonce le prochain hiver ; c'est bientôt l'heure paisible de s'entretenir avec le « Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey ». Celui de 1922, comme tous ses prédécesseurs, reste fidèle à la tradition qui a consacré sa renommée. A côté d'une foule de renseignements utiles et indispensables, principalement la liste exacte des principales foires, il publie une partie récréative bien représentative de l'esprit romand.

Les amis du « Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey » seront contents ; cette année encore le bonhomme s'est surpassé.

B.



POULARD ET MOTTU

(Croquis lausannois.)

II

L'HOMME SUR LE CHEMIN

(Suite et fin.)

— Donc, répliqua l'homme, ça ne peut pas tomber mieux. C'est aujourd'hui mercredi.

Décidé, il se leva et prit dans la poche de son gilet un grain de café grillé, qu'il croqua à grand bruit de mâchoires.

— Faut pas sentir la « vinoche » quand on va chez les dames. Elles n'aiment pas ça.

Poulard sourit et cligna de l'œil à Mottu, comme pour dire : « Il la connaît, le client. » Puis, l'homme saisit son bâton et marcha vers la maison grise. Poulard le rappela. Une appréhension lui venait à voir ce grand gaillard, aux allures brutales, prendre un gourdin pour parler à une jeune fille seule : « S'il allait faire un mauvais coup. » Idée enfantine. En plein jour, un crime, à côté d'une route fréquentée, à deux pas d'un café ? Bêtise ! Mais Poulard n'est pas un esprit critique. Il accepte les suggestions comme elles viennent et d'où qu'elles viennent, sans chercher plus à fond.

— Dites-donc, fit-il à mi-voix, c'est pas pour un sale truc que vous y allez, hein ?

L'autre, dédaigneux, haussa les épaules.

— Et, en admettant que ce soit pour ce que tu dis, c'est-il toi qui m'empêcherait ?

Il regardait Poulard, comme s'il l'eût pesé dans sa main, avant de le jeter loin de sa route.

— C'est que..., murmura le pauvre diable, c'est que...

— C'est que tu es un imbécile. Voilà tout.

Cependant, il laissa le bâton. Mottu, toujours inquiet, grognait :

— Je te dis que c'est pas un bon. Tu verras. Va y avoir du pétard. Faut se cavalier, ou on sera dans les choux, nous aussi. T'avais bien besoin de lui parler de ces gens !

Poulard se fâcha. Non, il ne se cavalerait pas. Il voulait voir. Et, si l'homme entrait dans la maison, eh ! bien, on appellerait et on irait au secours de la petite...

— Tout ça c'est bel et bon, grommela Mottu très pessimiste, mais, en attendant, le coup sera fait.

* * *

Ils se rapprochèrent de la route, observant, dissimulés par une haie. L'homme sonnait à la maison grise.

— Veillons-nous, fit Poulard.

Mais, il n'y eut rien. Devant la jeune fille qui vint ouvrir, l'homme se découvrit si respectueusement que Mottu le remarqua :

— Mince de révérences, fit-il.

Puis, ce fut un court dialogue. L'homme exposait sans doute sa triste position, récitait le boniment habituel des mendigots en quête d'une obole. D'un geste compatissant, la jeune fille l'invitait à entrer. Elle s'effaçait même pour lui laisser le passage. Mais, l'homme refusa. Alors, elle se retira, sans fermer la porte derrière elle.

— Ben ! murmura Poulard, elle n'a pas la frousse.

En effet, elle n'avait pas peur. D'ailleurs, le mendiant restait inerte à la même place, et, lorsque la jeune fille revint, tenant une pièce de monnaie qu'elle lui donna gentiment, il balbutia, interloqué, comme s'il s'éveillait d'une profonde somnolence :

— Merci, ma... mademoiselle.

Et son expression était si étrange, qu'elle étonna la jeune fille. Elle le regardait, cherchant à comprendre ce vieux routier du vagabondage, tout à coup intimidé par une enfant de vingt ans. L'homme voulait parler. Il ouvrit la bouche. Il ébaucha un geste. Mais les mots ne sortirent pas. Le geste demeura inachevé. Brusquement, il salua et partit. Quand il eut fait une dizaine de pas sur le chemin, l'homme se retourna. La jeune fille était encore sur le seuil, mais, au mouvement du voyageur, elle rentra, fermant la porte.

Alors, il regarda la piécette reçue et d'un geste involontaire, il la porta à ses lèvres avant que de l'enfourer en une poche intérieure, jalousement, comme on cache un objet précieux.

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'étonna Poulard. V'là qu'il embrasse la « galette ».

Mottu haussa les épaules et mis raisonnablement les choses au point.

— Il la mord. C'est un truc pour voir si elle est en plomb. Quand je te dis que le gaillard est un tout malin...

Puis, toujours méfiant, Mottu ajouta :

— ...Mais, pas un bon.

Poulard approuva d'un signe de tête. Décidément cet homme ne leur revenait guère. Toutefois, comme ils n'entendaient pas être surpris à espionner, les deux philosophes retournèrent, à pas de loup, s'asseoir sous la tonnelle.

* * *

— Ça a marché ? demanda innocemment Poulard quand le voyageur les rejoignit.

Sans répondre, l'autre jeta sur la table un écu de cinq francs.

— Voilà pour vous.

Poulard posa sa large patte sur l'argent avec un bruit de giffe.

— Part à deux, gronda Mottu.

L'homme eut un rire méprisant :

— Faudrait pas vous manger le nez pour une « tune », fit-il en prenant son porte-manteau.

Puis il ramassa le bâton resté à terre et s'éloigna, sans même saluer.

— Vous venez pas à « Loseno » ? cria Poulard.

Mais l'homme était déjà sur la route et tournait le dos à la ville. En passant devant la maison grise, il ralentit le pas et la regarda longuement avec l'air d'hésiter sur un parti à prendre. Cependant, il ne s'arrêta pas. D'un geste d'épaules, il parut rejeter en arrière — dans le passé — une hantise importune, et il poursuivit son chemin. Mais sa marche était

moins assurée qu'au départ, le pas moins sonore, l'apparence moins virile. L'homme baissait la tête sur des épaules arrondies. Il semblait subitement vieillir.

Mottu opina :

— J'aime mieux le voir de loin que de près.

— Peuh ! fit Poulard, c'est un toqué, mais c'est peut-être pas un mauvais type.

Et, comme il fallait faire de la monnaie pour partager les cent sous, il commanda un déci de schnaps.

Sami de Pully.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Les Sections. — Comme on l'a appris par le résultat du concours de Gryon, quinze Vaudoises isolées de Vevey se sont groupées et forment « La Vaudoise », membre de l'Association cantonale.

Par lettre datée du 7 octobre 1921, la « Montreu-sienne » annonce sa décision de se retirer du giron cantonal à partir du 1er janvier 1922 « à cause des changements que l'Association apporte au costume vaudois. » (sic !)

« Les Pas Chancelants ». — Mme David Perret, à Oron, recommande aux Vaudoises son livre « Les Pas Chancelants », dont le Conteur a publié un fragment, mis en souscription au prix de fr. 3.75.

A M. Chappuis, à Rivaz. — Répondant aux judicieuses observations de M. G.-S. Chappuis, à Rivaz, relatives aux costumes portés par des Vaudoises à la cérémonie d'ouverture du Ilme Comptoir, le « Chœur des Vaudoises de Lausanne » (présidente Mme Mermod) tient à dire qu'il a été empêché de participer à cette cérémonie et que ses membres ne sont donc pas visés par les remarques de M. Chappuis.

Royal Biograph. — C'est un événement d'importance que la présentation de cette « Atlantide », dont on a déjà tant parlé et que nous verrons sur l'écran. Au point de vue photographique, il y a deux parties : le désert immense et saisissant ; les intérieurs, palais somptueux, construits d'après les plans du peintre Orazzi. Mme Stacia Rapierkovska, la merveilleuse artiste qui incarne la voluptueuse et redoutable Antinea, M. Jean Angelo, plein d'autorité dans le rôle du capitaine Morhange et M. Georges Melchior, le lieutenant de Saint-Avit. Cette œuvre qui marque une date dans l'histoire du cinéma français, abonde en scènes émouvantes. Malgré l'importance de cette œuvre, la direction n'a pas augmenté le prix des places. Dimanche 16, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Kursaal. — Gros succès mercredi pour les débuts de la nouvelle troupe d'opérette. M. Wolff-Petitdemange a eu la main tout particulièrement heureuse pour l'engagement de ses artistes.

Ce soir samedi et demain dimanche en matinée, deux dernières de « La Mascotte », avec la nouvelle première chanteuse Mlle Sylves et les deux fameux comiques MM. Suire et Jausens.

Dimanche soir, dernière de « Véronique », l'exquise opérette de Messenger, avec Mme Mary Petitdemange et toute la troupe.

Lundi, relâche. Mardi, mercredi et jeudi : « Le Grand Mogol » d'Audran. Vendredi, première de « Rip ».

DEMANDEZ PARTOUT
„Cuv“ Cocktail
LAS DES APÉRITIFS
MARQUE DÉPOSÉE
DICH DISTILLERIE VALAISANNE S.A
SION

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Brox.